

Introduction

C'est pourquoi nous nous sommes lancés
dans cette guerre défensive, l'une
des plus justes de toutes nos guerres.
*Ariel Sharon, ministre de la Défense,
dans un camp militaire, le 14 juillet 1982*

Durant les mois que nous avons passés à Jérusalem, occupées à rassembler les témoignages qui constituent ce livre, nous entendions le bruit des obus et des mitrailleuses à Beit-Jalah et Bethléem. Ensuite, nous avons entendu à maintes reprises des cris et des explosions dans la ville : rue de Gaza, rue de Jaffa, au carrefour Pat. Les hélicoptères bourdonnaient nuit et jour au-dessus de nos têtes et, à la télévision, on voyait les chars, les blindés et les soldats foncer sur les routes de Cisjordanie et dans les rues de Ramallah, de Naplouse, de Qalkiliya et de Jénine. Chacune dans notre bureau, nous avions sur notre table de travail un magnétophone qui nous restituait la voix de gens qui, au cours de cette même période, nous avaient raconté à leur façon, aux quatre coins du pays, chez eux ou sur leur lieu de travail, comment vingt ans auparavant, on les avait envoyés combattre dans des chars, des blindés ou à pied, dans les rues de Rachidieh, Ain el-Hilweh, Tyr et Beyrouth. Nous entendions, nous voyions, nous écoutions tout ça, sidérées d'être sans cesse ballottées entre ce qui se passait aujourd'hui et ce qui se passait à l'époque.

Nous étions plongées de façon égale dans ces deux situations et nous n'en croyions pas nos yeux : elles finissaient par se rejoindre et se confondre dans une trompeuse similitude pour ne plus former qu'un seul et même interminable cauchemar.

C'était le même spectacle et le même discours, le vocabulaire était quasiment identique. À l'époque, on combattait « des bases terroristes » au sein d'une population civile dense et l'on nous promettait la paix et la sécurité. Et que fait-on aujourd'hui ? On combat « des bases terroristes » au sein d'une population civile dense et l'on nous promet la paix et la sécurité. À l'époque, on voulait renverser un régime chez les autres et instaurer « un ordre nouveau » au Liban. Aujourd'hui, on veut renverser un régime chez les autres et imposer « une réforme » de l'Autorité palestinienne. À l'époque, on encerclait, on verrouillait et on nettoyait ; on rassemblait les hommes sur les places publiques pour les trier, les emprisonner et les interroger. On fait exactement la même chose aujourd'hui, avec les mêmes mots et les mêmes méthodes, et il n'y a toujours ni paix ni sécurité.

Aujourd'hui, Ariel Sharon est Premier ministre ; à l'époque, il était ministre de la Défense, l'architecte du « grand projet » selon lequel la guerre fut conduite au Liban. Aujourd'hui, Binyamin Ben Eliezer est ministre de la Défense ; à l'époque, il n'était que lieutenant-général. Hasard ou non, ce personnage relativement secondaire fut pourtant l'un des premiers à tisser des liens – qui n'ont fait que se renforcer depuis 1976 – avec les dirigeants chrétiens du Liban et leur force armée, les Phalanges. Or ces liens ont joué un rôle essentiel dans le plan de Sharon. Une partie des acteurs de l'époque est toujours en place et, bien entendu, l'acteur principal n'a pas changé. Il y a même des combattants d'alors qui participent aux opérations d'aujourd'hui, et ils sont à nouveau aux barrages dressés à l'entrée des villes, des camps et des villages. C'est à peine croyable !

La période historique dont on témoigne ici – la première année de la guerre du Liban – n'est donc pas

un simple héritage du passé. Au-delà d'un épisode douloureux et d'une étape décisive de l'histoire de l'État d'Israël et de la société israélienne, elle demeure la substance du présent, depuis lors jusqu'à maintenant, depuis la grande « Opération des Pins », en passant par le « Cerveau de fer » et les « Raisins de la colère », jusqu'à l'« Opération Rampart » et la « Voie d'airain ». Cela ressort de façon d'autant plus étonnante et aiguë des récits individuels rassemblés ici qu'il ne s'agit pas d'enquêtes historiques – la précision n'y a pas l'importance qu'elle aurait eue dans une enquête visant à recueillir méthodiquement des faits bruts – et qu'au contraire, il s'agit de souvenirs racontés par des gens en fonction de là où ils en sont aujourd'hui, à partir de leur présent individuel et du présent que nous partageons tous.

En écoutant témoigner ceux qui ont combattu dans l'« Opération des Pins », nous avons eu la surprise de découvrir autre chose. Bien qu'on soit censé tout savoir et tout se rappeler, bien que tout ait déjà été dit et écrit sur la guerre du Liban, cette « guerre trompeuse », nous-mêmes ne nous rappelions pas – peut-être ne savions-nous pas exactement ou ne voulions-nous pas nous rappeler ni savoir – une grande partie des choses que ces quatorze personnes nous ont racontées. Nous ne sommes probablement pas les seules. Il doit en être de même pour la majorité des Israéliens. Ils ne savent pas ou ne se souviennent pas, et tirent encore moins les leçons qui s'imposent. Sinon, comment se fait-il que le passé et le présent soient à ce point identiques ?

Au fond, que savent et que se rappellent la plupart d'entre nous des entraînements qui eurent lieu loin derrière les frontières du Liban plusieurs mois avant que la guerre n'éclate ? Qui se souvient aujourd'hui que dès l'origine, l'objectif était Beyrouth ? Que ce qui

a tué, mutilé ou gâché la vie d'une multitude d'Israéliens, de Libanais et de Palestiniens était parfaitement clair pour le ministre de la Défense, le chef d'état-major et le haut-commandement militaire, à un moment où la plupart des ministres du gouvernement israélien l'ignoraient? À un moment où, sur le terrain, les soldats eux-mêmes ne savaient pas toujours sur quoi ni sur qui ils tiraient, ni quelle colline ils devaient prendre, ni pourquoi? Où ils ignoraient où ils étaient et où était l'ennemi, voire qui était l'ennemi? Qui, aujourd'hui, sait ou se souvient que les soldats envoyés au Liban avaient reçu l'ordre exprès de provoquer l'armée syrienne et qu'ensuite ils ont dû mener contre elle des combats sanglants tandis qu'en Israël on annonçait un cessez-le-feu? A-t-on jamais entendu parler du pilote qui avait reçu l'ordre « d'effacer » la ville de Tyr? Qui pense encore aujourd'hui aux dizaines de soldats israéliens qui ont été tués ou blessés par notre propre armée de l'air, lors du bombardement de la plaine de Bianour? Qui se souvient en détail de ce qui s'est passé à Sabra et Chatila? Quelqu'un a-t-il été choqué d'entendre, tout récemment encore, un haut responsable politique se plaindre que l'on ait créé une commission d'enquête uniquement parce que trois cents Arabes avaient été tués par d'autres Arabes?

Ce livre, bien qu'il revienne sur tout cela, qu'il nous informe et nous rafraîchisse la mémoire, se propose avant tout de montrer le point de vue personnel de ceux qui étaient sur le terrain et ont fait le travail. Il veut montrer ce qu'est une guerre comme celle du Liban à travers les souvenirs personnels de ceux qui ont physiquement pénétré dans les villages, les camps et les villes, à pied ou dans leurs engins, de ceux qui les ont survolés dans leurs avions de chasse. À travers les souvenirs d'individus en tant que tels – même si

tous étaient confondus dans cette énorme collectivité que constitue l'armée – d'hommes qui avaient tous accepté de payer le prix exigé quand on participe à une guerre de ce genre, mais qui ont eu de la chance et sont rentrés chez eux sains et saufs.

En effet, ceux qui nous racontent ici leur histoire avaient tous accepté de participer à cette guerre, que ce soit en toute connaissance de cause ou non. La plupart étaient très jeunes à l'époque et sont partis se battre au Liban avec enthousiasme, convaincus que cette guerre était parfaitement justifiée. Seule une minorité a émis quelques doutes.

La plupart d'entre eux déclarent qu'ils le feraient encore aujourd'hui. Cependant, tous reconnaissent, chacun selon sa sensibilité et sa vision du monde, que leurs yeux se sont vite dessillés, pendant la guerre même ou peu de temps après, et que cela fut une expérience douloureuse. Chez certains, cette prise de conscience a conduit à une crise sévère dont les effets se font encore sentir aujourd'hui comme en témoignent la charge émotionnelle dont sont imprégnés leurs récits – la colère, la culpabilité, la stupeur ou la douleur.

Ils se considèrent tous, y compris les officiers, comme les petits rouages d'une énorme machine prétendument sophistiquée, mais qui s'est enrayée et a multiplié les défaillances sous leurs yeux. Ils ont eu beaucoup de mal à comprendre comment et pourquoi ils ont continué à collaborer avec elle. Était-ce par conviction, par prédisposition, par soumission ou par impuissance? Ou bien était-ce dans les affres et la perplexité qui donnèrent naissance aux premiers signes de protestation et de révolte? Ce livre parle aussi du « petit rouage et de la grosse machine », une métaphore universelle sans doute, mais qu'on ne trouve pas dans les albums de souvenirs de guerre et encore moins dans les livres d'histoire.